

OLIVIA TAPIERO

PHOTOTAXIE

ROMAN

**MÉMOIRE
D'ENCRER**



PHOTOTAXIE

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière
du Gouvernement du Canada,
du Conseil des Arts du Canada
et du Gouvernement du Québec
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres, Gestion Sodec.

Dépôt légal: 3^e trimestre 2017
© 2017 Éditions Mémoire d'encrier inc.
Tous droits réservés

ISBN 978-2-89712-492-2 (papier)
ISBN 978-2-89712-494-6 (PDF)
ISBN 978-2-89712-493-9 (ePub)
PS8639.A64P46 2017 C843'.6 C2017-941473-9
PS9639.A64P46 2017

Mise en page: Virginie Turcotte
Couverture: Étienne Bienvenu

MÉMOIRE D'ENCRIER

1260, rue Bélanger, bur. 201 • Montréal • Québec • H2S 1H9
Tél. : 514 989 1491
info@memoiredencrier.com • www.memoiredencrier.com

Olivia Tapiero

PHOTOTAXIE

MÉMOIRE D'ENCRIER

DE LA MÊME AUTEURE

Les Murs, Montréal, VLB éditeur, coll. « Fictions », 2009.

Espaces, Montréal, XYZ éditeur, coll. « Romanichels », 2012.

Pour Lucie

VIANDES

*Non, les lucioles ont disparu dans l'aveuglante clarté
des féroces projecteurs : [...] corps surexposés...*

Georges Didi-Huberman

Gluées aux pylônes et aux planches de plywood qui clôturent les terrains vagues, du Business District au Secteur Alimentaire, partout dans la ville des affiches promotionnelles annoncent le retour sur scène du pianiste Schultz. Il n'y est pas fait mention de son retrait, ni de son absence au Grand Concours ou de sa présence au cocktail dînatoire qui avait suivi, malgré l'attentat.

D'abord sobrement décrit comme atteinte au patrimoine, la destruction intentionnelle du musée par le feu avait été qualifiée, à la lumière du statut minoritaire de ses stratèges, d'attentat terroriste. La formule s'était figée en moins d'une heure, alors que le bâtiment fumait encore : l'attentat au musée, puis bientôt tout simplement l'attentat, mot prononcé avec un hochement de tête d'endeuillé qui, dans la jouissance de se voir victime, aurait trouvé pâture.

Comme celles de toutes les catastrophes, les images saturantes de cet événement s'étaient rapidement, au fil des discours et des répétitions, défaites de leur truculence. Les vidéos diffusées de l'évacuation des œuvres s'étaient empreintes d'une texture entièrement plastique, dérangeante, plus encore que ces sculptures noircies et ces cadres vides où s'accrochaient quelques bribes de canevas brûlé. Formes calcinées, évacuées par les pompiers comme des bouts de bois pendant que la foule estomaquée observait le vidage. Ce commentaire, tant de fois repassé, d'un restaurateur d'art qui, interviewé sur le vif,

expliquait, la voix tremblante, qu'il faudrait désormais se satisfaire de copies numériques ou bien des reproductions que l'on connaît, sur des posters, des napperons, des tasses à café, ne touchait plus personne. Le choc avait duré quelques minutes, l'idée du choc une semaine. Il s'agissait avant tout d'une perte économique, une vague inquiétude concernant la réputation culturelle de la ville. Tout autre attendrissement était feint, tout autre outrage une simple diversion, parure croûtée recouvrant l'excitation profonde et libératrice qu'avait procurée ce spectacle.

L'homme qui tombe se multiplie, télescopé dans l'œil du pianiste Schultz.



Au parc municipal, de petits corps duveteux se décortiquent sous les semelles de Narr. Le ciel est noir et la terre humide, une boue sanguine. Du métal scintille dans les branches des chênes malades.

« Le parc municipal est une consolation totalitaire », avait dit Zev au sommet de l'Hôtel Jéricho. « Espace manucuré selon un dictat politique, sa fonction hypocrite est de rendre plus vivable une existence urbaine, d'amortir l'émeute par la possibilité d'une promenade, l'illusion d'une bifurcation. »

Lardons, ris, foies, abats picorés par les oiseaux fous d'épuisement tandis qu'échappant aux cris des familles les enfants creusent et comparent leurs trésors, osselets, molaires soigneusement astiquées au creux de leurs mains imperturbables. Quelques corbeaux gluants leur tournent autour. Ils volent bas, affamés.

Narr se dirige vers l'étang, région du parc qui, de par son absence d'égouts, demeure encore épargnée par les débordements fumants de pâtée animale. Là, sur la pelouse où les herbicides licites recouvrent les résidus de dimpylate, on fait courir

les chiens domestiques, corps destructeurs qui pourchassent les oiseaux survivants du génocide. À la surface de l'eau, un canard s'arrache les plumes à en saigner, les bambins curieux posent des questions. De l'autre côté de l'étang, une parade militaire – on commémore quelque chose.

L'homme qui tombe continue de tomber, il se succède indéfiniment.

Les fascicules annonçant le retour du pianiste Schultz jonchent le sol, s'imbibent du jus de viande dont l'odeur putride, mêlée au portrait qui accompagne la brève notice programmatique du concert à venir, cisaille Narr comme une migraine.

La parade continue.



Le parcours professionnel de Théo Schultz, pour le moins inhabituel dans le contexte de la *scena* classique, avait tour à tour été qualifié de prodige et de duperie. Il était question, pour ses détracteurs, d'arrivisme, de lacunes techniques, d'un vocabulaire musical restreint, et les journalistes adeptes ou ayant des comptes à régler consacraient des pages entières à la sensibilité évidente, la largesse de la palette et la présence appliquée du jeune interprète. Sans doute la justesse résidait-elle en une médiocrité intermédiaire, c'est ce que se disait Théo, quoique cette pensée lui était aussi insupportable qu'inévitable. Puis il y avait eu le jour du Grand Concours, mais cela faisait alors déjà longtemps qu'on ne parlait plus de lui et son absence avait, dans les médias, été tranquillement occultée par l'attentat.

Aux rives, gonflées de méthane, les baleines échouées exposent sur les derniers commerces balnéaires, leur puanteur glorieuse s'incrute sous la peau pendant des jours. Les

manifestations ont cessé depuis longtemps. Guettant une montée en grade, les surveillants assidus procèdent à des contrôles d'identité officiellement aléatoires. Les populations relocalisées se heurtent ailleurs, expulsées par d'autres autorités à titre d'arrivantes. Ceux qui restent deviennent le plus souvent malades comme cette ville dont le corps ne filtre plus, les boyaux à l'air, les organes toxiques, tout est désormais visible, des zones autrefois souterraines jaillissent prodigieusement. Grillages électriques, caméras et détecteurs de mouvements surveillent les territoires inaffectés, invitent à la transgression. Les ornements du Conservatoire gicent leur dorure sur les passants.

Contractuellement lié, Théo fantasme des forêts lointaines, des déserts arctiques et des plaines sableuses. Il l'aura pourtant voulue, cette exécution sur la place publique. Sa gueule parsème la ville, ridicule amplifié par la crise sanitaire, débordement toujours inexplicable de chairs animales qui rappelle le piano à sa bourgeoisie première, repli dans le repli de la cité.

THÉO

Les spectateurs remuent entre les mouvements, toussent, applaudissent parfois. Je prenais plaisir à amorcer la pièce avant le retour d'un silence respectueux : l'impression coupable que les auditeurs ont d'interrompre quelque chose comme de l'art les rend plus indulgents. Cette sympathie évidemment superficielle suffit aux critiques et aux amateurs, elle devient une rumeur plaisante qui déborde le boulevard. Faire sentir aux spectateurs qu'ils dérangent la musique par leur bruit entre les mouvements suggère leur infériorité, leur manque de raffinement, c'était une manière aussi pour moi de signaler mon immersion complète. Je m'abaissais toujours à de tels stratagèmes, qui agrémentaient mon jeu sans le remplacer. Au départ il y avait, dans tout ça, une sorte de transmission, une communauté, une reconnaissance, et c'est une reconnaissance totale que je cherchais : la gratitude et l'appartenance.

L'AGENT

Tu n'as rien à prouver, le concert est dans huit semaines et la salle est déjà pleine, tu vois bien qu'on t'attendait. Pour ce qui est du flaflo, il faut absolument que tu mentionnes la pratique, les heures de pratique, les gens aiment le travail, ça vend plus que le talent et tu remarqueras que les artistes parlent toujours de travail même si j'admets qu'il y a peut-être une sorte d'anxiété derrière ce mot, mais n'empêche, la pratique, la pratique comme travail, tu dois en parler, sans faute, mentionner au passage que tu travailles ton Schubert, ton Brahms, que tu travailles tes trilles, tes arpèges, ça il faut absolument le dire en entrevue, et il faut dire les heures aussi, la discipline, le talent les gens n'y croient plus, ça ne provoque aucune sympathie, ça ne travaille pas. Alors, donc, tu dois parler de travail et tu dois parler d'amour, et il faut absolument dire que l'un ne suffit pas sans l'autre, qu'il faut toujours allier l'un à l'autre, les gens adorent ça, il faut leur parler de musique et de piano, de passion et de machinerie et voilà, le tour sera joué, avec bien évidemment quelques portraits de toi à côté du texte, et surtout ne t'attends pas à t'y reconnaître, ni dans les portraits ni dans les phrases citées, tu vends un produit, souviens-toi, tu te fais une image à la fois mystérieuse et accessible, charmante et respectable. Sur le reste, tu ne dis rien.

Le désir est une forme de suicide. On se tire, comme une révérence, une balle à blanc. Après cet élan entièrement axé sur un angle mort, le fracas. Toute approbation désormais punitive. Si d'aucuns visent d'un ailleurs à l'autre, ajustent le tir, investissent dans des objets transitoires, préparent la consolation, minimisent le risque et deviennent des entreprises modestes mais variées, l'ambition de Théo Schultz était vorace, indomptée, une folie inarticulée. Une esthétisation aussi constante que détachée nourrissait sa portée musicale comme sa fascination envers le désastre, les ruines bouffées par les végétaux, les feux de forêt, les inondations, les explosions chimiques industrielles, les *snuff films* et, par-dessus tout, infiniment, l'image de l'homme qui tombe.

La scène provient du jour de l'attentat. Non pas du musée en flammes mais d'un immeuble lointain dont la cinquantaine d'étages est principalement réservée à des bureaux de banques. On ne voit pas l'homme qui s'écrase, seulement sa chute, et la vidéo est ainsi moins populaire que celles des tueurs de Dnepropetrovsk ou celle, encore moins récente, de l'agonie en temps réel d'Omaya Sánchez. Filmée sur téléphone de façon fortuite par un touriste dont les exclamations théâtralement blasées incitent Théo à désactiver le son lors de ses visionnements, la vidéo montre une chute parfaite, indéfiniment disponible à l'écran.

La distance du témoin n'instaure pas son pouvoir – s'il est protégé, le risque qu'il observe le fixe en retour dans une rêverie envieuse, appétence congestionnée. La fente du regard n'est jamais statique, elle procède par désintégration, décalages imperceptibles.

L'onglet reste ouvert, l'image de l'homme qui tombe se répète, conservant pour Théo un mystère érotique malgré les mois qui passent, les centaines de reprises et son corps qui s'y vide, comme dopé. Il n'en parle à personne. Il cherche le moment de grâce, appuie sur pause chaque seconde, se repasse la séquence. «Je suis un tordu, un noué», se dit-il, tout en sachant que, de sa vie, il n'a jamais rien vu d'aussi beau.



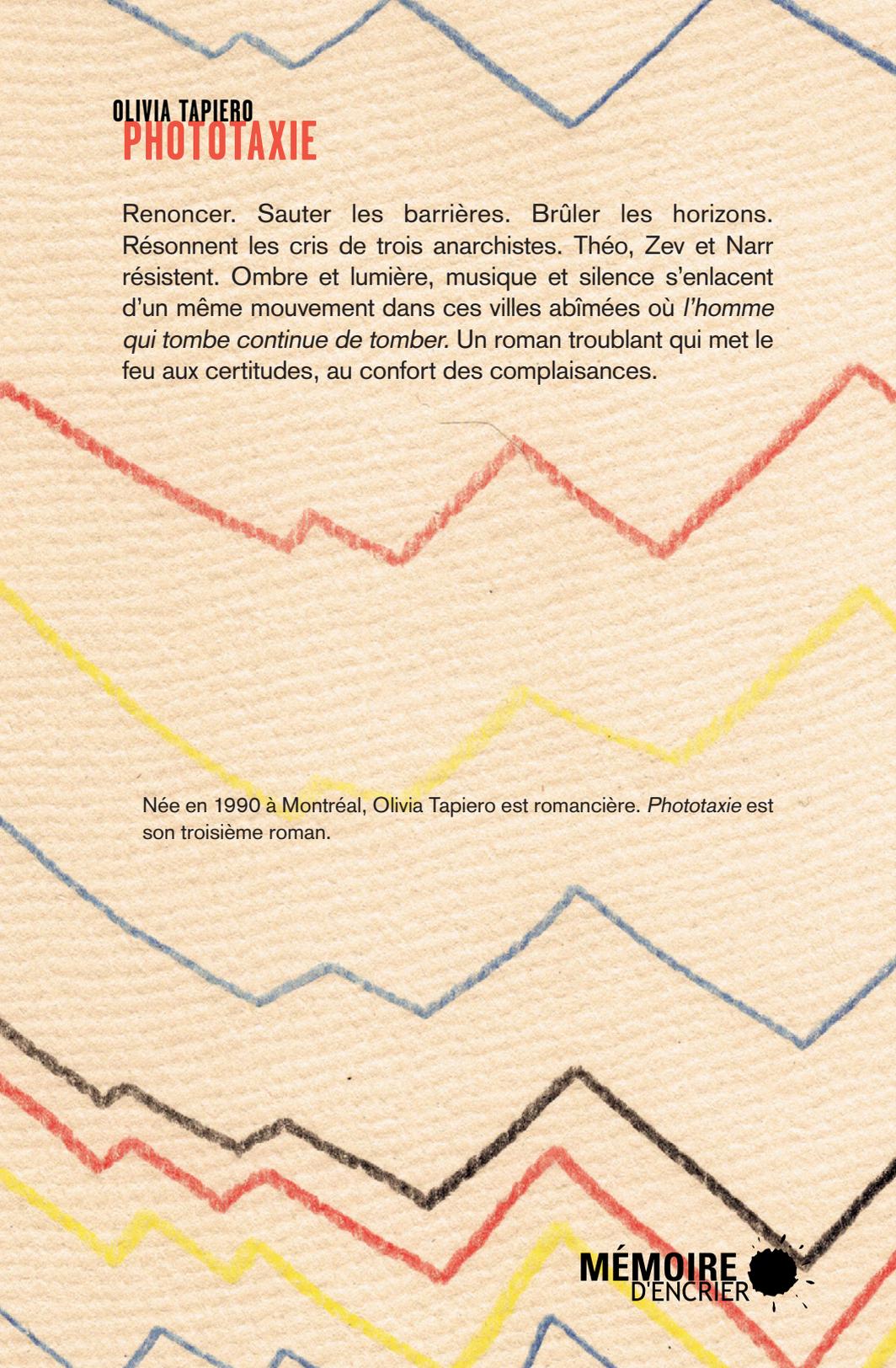
Lentement, les eaux refluent, les terres calent et se rompent, infertiles, tandis qu'une blessure se ravive, une blessure sans lieu, élançée aux frontières par les corps déplacés et qui passe comme les sangs, les mémoires, déracinée.

Narr scrute l'affiche, le choix du lettrage, les pièces annoncées. Elle a, bien sûr, pensé à Théo depuis la soirée du Grand Concours mais, jusqu'à aujourd'hui, l'envie ne lui était pas venue de le revoir. Quoiqu'il ne s'agisse pas tant d'une volonté de le revoir que d'un désir d'obtenir, par son entremise, des nouvelles de Zev. Narr décide d'aller chez Théo. De frapper à sa porte, convaincue qu'il habite toujours le même appartement : selon la logique schultzienne, un changement d'adresse aurait exigé le renouvellement de sa photographie promotionnelle.



— Théo ! C'est moi. L'immeuble est fermé, je suis en bas.

Le grésillement agressant de la sonnette résonne dans l'ossature de Narr. À l'entrée, un homme nettoie le carrelage en marmonnant que son boulot est inutile étant donné la



OLIVIA TAPIERO
PHOTOTAXIE

Renoncer. Sauter les barrières. Brûler les horizons. Résonnent les cris de trois anarchistes. Théo, Zev et Narr résistent. Ombre et lumière, musique et silence s'enlacent d'un même mouvement dans ces villes abîmées où *l'homme qui tombe continue de tomber*. Un roman troublant qui met le feu aux certitudes, au confort des complaisances.

Née en 1990 à Montréal, Olivia Tapiero est romancière. *Phototaxie* est son troisième roman.

MÉMOIRE
D'ENCRER

